

Université de Batna 2

Enseignante : Pr M. El Khalifa

Master 2/ LAI / 2021-2022

Stylistique et Sémiotique

LA STYLISTIQUE

1- Introduction à la stylistique

La stylistique est historiquement liée à la rhétorique dont le fondateur est Aristote avec ses deux œuvres emblématiques , *La Rhétorique* et *La Poétique*, qui seront à la base de tous les développements futurs et de toutes les innovations dans cette discipline. Mais il existe, comme le constate certains théoriciens, trois rhétoriques :

1 - la rhétorique ancienne avec ses trois modèles de l'éloquence ou trois *genera dicendi* (le délibératif, l'épidictique et le judiciaire) édictés par l'art de la persuasion pour agir face à l'opportun ou l'inopportun, différencier entre le bien et le mal et adopter l'opinion requise en face du vrai et du faux.

2 - Les *Topiques* du même auteur (œuvre tombée en discrédit depuis la sortie de celle de Cicéron portant le même titre), composée de huit livres traitant du raisonnement sous toutes ses formes et de l'art de l'accomplir en particulier, en désignant l'art de la discussion (en réponse aux failles de la méthode des sophistes) comme étant « *le procédé général, universel, par lequel nous pourrions, non pas dans tel ou tel cas, mais toujours et sur toute question, trouver les ressources nécessaires pour soutenir notre opinion.* ». Cette œuvre réserve à la notion de lieu commun, Tópos

en grec, la majorité de ses pages et en fait la première théorie (reprise notamment dans la *Rhétorique* et les *Analytiques*) sur l'art de l'argumentation et de la persuasion.

Les *topoi* (pluriel savant de *topos*), désignent dans la tradition rhétorique ancienne l'ensemble des thèmes et d'arguments dont se sert l'orateur pour emporter l'adhésion de son auditoire, et sont considérés par leur auteur, Aristote, comme étant « *des propositions exprimant une vérité générale. Ce sont, dit-il, des vérités premières admises par tout le monde, confirmées par la conscience et le sens commun.* ». Cette notion désignera « *petit à petit, par extension, tous les thèmes, situations, circonstances ou ressorts récurrents de la littérature.* ».¹

3 - Si Aristote distingue dès le départ la *Poétique* de la *Rhétorique* et trace clairement leurs deux frontières, il ne dénie pas pour autant les ponts qui existent entre elles, celles qui rapprochent la poésie de l'art oratoire au moins ; cela que l'écriture littéraire de l'antiquité n'a cessé de métisser. C'est cette « dimension argumentative », qu'on ne cite pas dans la liste des discours qui l'emploient, mais qui est bien présente en poésie, qui fait non seulement rapprocher les deux œuvres mais considérer sa portée rhétorique comme le revers implicite de la *Poétique*.

1-1- **Origine et évolution**

L'une des plus originales théories littéraires de par son appartenance à trois disciplines, la littérature, la linguistique et la rhétorique, et par sa compétitivité dynamique dans le domaine de l'explication de texte, la stylistique en tant que théorie est née en quelque sorte deux fois en Allemagne, et de deux manières différentes : une première fois au sein de la linguistique psychologique

¹ *Dictionnaire des termes littéraires*, 2005, Entrée « Topos, topoi », p. 481.

allemande de la seconde moitié du XIXe siècle, chez le linguiste allemand Heymann Steinthal (1866) , qui tente de théoriser son champ ; et une seconde fois au beau milieu du romantisme d'Iéna, où les frères Schlegel commencent à la tramer en littérature.

Ses premiers fondements lancés, la stylistique allait entre le 19^{ème} et 20^{ème} siècles s'aiguïser l'appétit en empruntant, tantôt au texte écrit et tantôt à la langue parlée, ses outils de travail ; cela qui donnera la stylistique de la langue, inspirée des travaux de Charles Bally (promoteur de la tradition d'une stylistique psycho-radical comme l'appelle G. Molinié) et la stylistique des textes prônée par Léo spitzer.

Devenue dans les années soixante-dix du siècle passé plurielle dans ses applications et moins contrainte dans ses approches modernes qu'elle ne l'était au départ, car parvenue à plus de pertinence dans la recherche et à plus de clarté et de conciliation entre ses deux tendances, littéraire et non littéraire, et par son dépassement des rancunes d'écoles qui tentaient de la destituer au profit de la sémiotique, ou de la poétique, ou de la théorie du rythme de Meschonnic et d'autres (Foucault, Barthes, Deleuze, Serres...), elle constitue aujourd'hui un champ épistémologique sans cesse renouvelé et s'installe aisément dans son fauteuil interdisciplinaire qu'elle n'a cessé de convoiter.

1-2- Relation avec d'autres disciplines

Si ses racines épistémologiques remontent à la rhétorique ancienne, et qu'elle s'est continument nourrie de littérature et de linguistique pour jeter les fondements de son empire, la stylistique n'a eu de cesse de recourir dans ses approches aux compétences d'autres disciplines : la philosophie, l'histoire, l'anthropologie, la psychologie, la sociologie et de faire constamment appel aux

deux champs disciplinaires qu'on lui apparente du fait de leurs fortes accointances : la poétique et la sémiotique ; et sa relation avec la pragmatique ne date pas d'aujourd'hui. Nous verrons un peu plus loin que l'un de ses premiers théoriciens les plus dogmatiques, cité sommairement dans le paragraphe précédent, « Charles Bally », accordait à la donne pragmatique la primauté dans le langage qu'il manipulait dans ses travaux. ; cela avant même que cette discipline ne voit le jour en tant que telle. On est fort tenté de reconnaître que cette jeune discipline doit beaucoup à la stylistique ; on peut même supposer qu'elle en est issue directement.

2- Stylistique, style et pratique

L'étude stylistique est *a priori* une étude formelle, mais elle est aussi une recherche herméneutique, c'est pourquoi il est obligatoire, en abordant un texte stylistiquement, de considérer ensemble sa forme et son sens ou ce que Henri Meschonnic appelle la « forme-sens ».

2-1- Qu'est-ce que le style ?

Le style n'est pas un attribut propre à la littérature ou aux productions esthétiques seules.

Dans son sens le plus rudimentaire, il serait l'allure de toute chose, son apparence, sa forme, ce qui la caractérise particulièrement. C'est donc un attribut particulier qui différencie ceci de cela, qui forme a priori la spécificité de telle chose par rapport à telle autre, quel que soit l'élément ou la matière ou le sujet ; en dépit du comportement partial de certains académiciens qui refusent d'allouer cette particularité à tout ce qui nous entoure (matière vivante ou inerte) et de concéder « aux nuages et aux montagnes » un style.

Comme il spécifie toute chose donc, on peut l'étendre à toutes les activités humaines : « *On peut parler de style dans le jeu d'un sportif, dans les formes de cuisines, dans les types de stratégie militaire, dans les formes de danse. Aucune activité humaine n'échappe au style, même lorsqu'elle ne produit aucun artefact.* ».²

On peut même « l'anthropologiser » ; comme le suggère Philippe Jousset dans son livre « *Anthropologie du style* » pour « *embrasser le style sous ses aspects généraux : physique (l'« animalité » de la pensée-langage), psychologique, éthique, etc., et à le concevoir à l'aune d'autres activités apparentées, le musical et le physiognomique, par exemple.* ».³

Il existe en littérature deux conceptions antithétiques du style selon Laurent Jenny : le point de vue rhétorique (ou distinctif) qui « *ne renvoie pas d'abord à une manière personnelle ou singulière de parler ou d'écrire mais plutôt à des formes génériques de discours.* »⁴, et le point de vue stylistique (individualisant) né pourtant au cœur même de la rhétorique, quand Cicéron, au 1^{er} siècle après J.-C. , y introduit le concept *d'ingenium* ou talent individuel comme facteur de l'invention oratoire : « *Comme l'invention oratoire exige trois conditions, la pénétration de l'esprit [acumen], le savoir méthodique ou art, enfin l'application, je ne peux refuser le premier rang à l'ingenium* » (*De oratore*, II, 35, 147-148).⁵ Cette vision individualisante refuse la distinction entre forme et fond comme dans la pratique stylistique de Leo Spitzer hautement considérée par Laurent Jenny et qu'on reproduit ici : « *sa façon d'énoncer déjà, au niveau de la partie ce qu'énoncera l'œuvre entière* » (*Starobinski*). *Le côté le plus fascinant de sa méthode tient à ces allers et retours entre l'exégèse du détail et « la conquête de la signification globale* ».⁶

² Laurent Jenny, *Le style*, p.1. In, https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/pdf/14-Le_Style.pdf

³ Jousset Philippe, *Anthropologie du style. Propositions*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, « introduction ».

⁴ *Le style*, p.7.

⁵ Op.cit., in https://vep.lerobert.com/Pages_HTML/INGENIUM.HTM

⁶ *Le style*, p.11.

« Il est (...), pour l'esprit rigoureux, impossible d'isoler un trait dans la langue d'un auteur pour le comparer à des traits parallèles de langue, également isolés de leur contexte, chez d'autres auteurs ; les divers traits d'une œuvre poétique doivent d'abord être comparés ENTRE EUX comme membres, éléments et supports d'un système, d'une unité cohérente. »⁷ .

Cela est complètement opposé à l'avis rhétorique qui « présente le discours comme une grille de possibilités discursives à l'intérieur desquelles on fait des choix » ; un « répertoire de possibilités [...] fini et [...] intemporel. »⁸

Ce que défendent ensemble Ducrot et Schaeffer en écrivant : « le style est ce qui « [résulte] de la combinaison du choix que tout discours doit opérer parmi un certain nombre de disponibilités contenues dans la langue et des variations qu'il introduit par rapport à ces disponibilités »⁹

2-2-Qu'est-ce que la stylistique ?

Selon le TLFi, la stylistique est une discipline « qui a pour objet le style, qui étudie les procédés littéraires, les modes de composition utilisés par tel auteur dans ses œuvres ou les traits expressifs propres à une langue »¹⁰. Cela représente l'idée globale ou la représentation d'ensemble de cet objet, car cette notion est l'une des plus ambiguës qui soient.

Complexe et floue selon le point de vue de Georges Molinié, elle apparaît souvent comme une « nébuleuse » et pose a priori problème au niveau de l'identification de ses particularités qui semblent partager avec celles d'autres

⁷ *Le style*, p.12.

⁸ *Ibid.*, p.8.

⁹ O. Ducrot & J-M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, 1995, p. 655.

¹⁰ *Trésor de la Langue Française informatisé* : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/stylistique>

disciplines les mêmes attributs : « *il n'existe pas de consensus quant à savoir ce que signifie pour un évènement verbal le fait d'être un trait stylistique plutôt qu'un « simple » trait discursif ou un trait formel* »¹¹ écrit Jean –Marie Schaeffer.

G. Molinié évoque quant à lui son double caractère d'être à la fois une méthode et une pratique, et reproche à son objet évident, « le style », de lui avoir « *gauchi la spécificité, voire contesté l'existence* ».

Comme elle sera a priori doublement attestée, elle sera évoquée en termes d'antagonisme par Ducrot et Schaeffer qui lui reconnaissent deux terrains d'analyse opposés : d'une part sa démarche linguistique traitant « la langue et ses occurrences variables par rapport à un code » et d'autre part sa pratique littéraire annoncée et défendue par ses adeptes comme le fait ici G. Molinié : « *l'objet majeur et éminent de la stylistique c'est le caractère spécifique de littérarité du discours, de la praxis langagière telle qu'elle est concrètement développée, réalisée, à travers un régime bien particulier de fonctionnement du langage, la littérature* »¹² ; cela revient à dire que cette tendance doit englober et la stylistique psychologique, et la stylistique esthétique afin que l'étude n'aboutisse pas à une explication tournée du côté de l'écrivain seul ou du côté de l'œuvre seule ; ce que défendaient avant la lettre certains critiques littéraires dont Brunetière qui dénonçait à son époque les points de vue critiques superficiels vis-à-vis de cet objet :

« *Le style, écrivait-il, est surtout quelque chose de plus intérieur. Il n'est pas l'ornement, il n'est pas l'enveloppe ou le vêtement de l'idée [...]. On ne sépare pas la forme d'un grand*

¹¹ Jean –Marie Schaeffer, *La stylistique littéraire et son objet* [article], Persée, 1997, p. 14.

¹² G. Molinié, *La Stylistique*, Presses universitaires de France, "Premier cycle", 1993, pp.1-2.

écrivain du fond des idées qu'elle exprime : ils font corps ; ils ne sont que l'envers et l'endroit l'un de l'autre ; on les détruit quand on les distingue »¹³.

C'est sur ce partage méthodologique entre des « polarités technicistes et esthétisantes » (Chiss J.-L. 2001) , entre forme et fond, que Jean-Marie Schaeffer propose l'alternative englobante du style : « *il y a fait stylistique à partir du moment où il y a possibilité de choix entre différents registres* »¹⁴ .

Mais « *une stylistique littéraire n'a pas pour objet « le discours littéraire » parmi les autres types de discours* »¹⁵ écrit Laurent Jenny en réponse à Schaeffer, « *mais un style singulier en tant qu'il est modélisé dans le champs d'une œuvre (...) Elle ne procède pas à une simple énumération de faits de style, mais elle analyse la façon dont des traits de style par leur configuration convergente (...) dessinent une sorte d'autographe stylistique global qui prend son sens en participant au fonctionnement symbolique de l'œuvre* »¹⁶.

3- Représentation et modalités de l'analyse stylistique

Née avec ces deux tendances, littéraire et linguistique, tirant chacune la couverture à soi, et pendant au moins un siècle, la stylistique n'a pu en effet se maintenir en bon état qu'à travers les débats et les controverses de ses deux écoles, quoiqu'en définitif, il n'y a pas de stylistique du tout sans la forme et le sens raisonnés et apaisés dans un même texte d'étude. Cela que tentent d'expérimenter à long terme les théoriciens contemporains des deux tendances,

¹³ Ferdinand Brunetière, *Bossuet*, Paris, Hachette, 1914, pp. 40-41.

¹⁴ La stylistique littéraire et son objet, p. 15.

¹⁵ Laurent Jenny, *Sur le style littéraire* [note critique], Persée, Littérature pp.100-101.

¹⁶ Ibid.

après les prises de position justiciables de leurs ascendants ; même si les théories de ceux-là étaient le sel de la vie de cette discipline.

En remontant la lignée des grands maîtres stylisticiens, deux noms reviennent inlassablement dans ses annales : Charles Bally et Leo Spitzer qui ont longuement et soigneusement dirigé, chacun à travers sa tendance, la stylistique.

Charles Bally, dans son *Traité de stylistique française*, s'est intéressé à la stylistique de la langue et l'a définie ainsi : « *la stylistique « étudie la valeur affective des faits du langage organisé, et l'action réciproque des faits expressifs qui concourent à former le système des moyens d'expression d'une langue. La stylistique peut être, en principe, générale, collective ou individuelle, mais l'étude ne peut présentement se fonder que sur le langage d'un groupe social organisé ; elle doit commencer par la langue maternelle et le langage parlé. [...] La stylistique peut, en principe, s'attacher à l'étude d'une langue morte ou d'un état de langage qui n'existe plus ; mais en aucun cas elle ne peut être une science historique ; la cause en est que les faits de langage ne sont faits d'expression, que dans la relation réciproque et simultanée qui existe entre eux.* »¹⁷

L'un des premiers initiateurs du structuralisme et celui qu'on agréait pour occuper la chaire de linguistique générale et comparée, à la suite de la disparition de son maître de Saussure, Charles Bally était dès le départ assigné à remplir la tâche de stylisticien et à fonder l'école de stylistique qu'il considère néanmoins comme une branche de la linguistique.

Anti formaliste comme il le stipule dans le « *Plan de cours de stylistique* », il proclame le primat de la sensibilité et de l'affectivité sur la logique et les interprétations intellectuelles dans l'étude du langage. Ce dernier est essentiellement au service de la vie et de l'action qui sont « inconcevables sans l'action de la sensibilité ».

¹⁷ Charles Bally, *Traité de stylistique française*, vol. 1, Genève : Librairie de l'université & Georg & Cie.Ch. 1909. p.1.

La stylistique de Bally se préoccupe donc :

- Des formes de langage affectives par rapport aux formes intellectuelles.
- De la manifestation des sentiments dans le langage.
- De ramener les faits constatés à la psychologie sociale.

Mais en aucun cas - il faut le souligner- il ne faut penser que Bally fonctionne avec un esprit poétique pour défendre le sensible avant l'intelligent ou la logique, même si on est venu à rapprocher sa stylistique interne de l'étude de style de Spitzer. Il faut, nous semble-t-il, considérer sa stylistique comme un préambule à la pragmatique qui n'était pas encore née en son temps, ou alors la situer dans la tradition rhétorique qui, depuis Aristote, fait la part belle à la dimension éthico-pathétique du discours ; c'est ce que postulent en tout cas Ducrot et Todorov dans le *Dictionnaire Encyclopédique des sciences du langage* en écrivant : « *la stylistique de Bally, descriptive, s'oppose aux conceptions littéraires du style pour renouer avec l'ancienne rhétorique* ». (Seuil, 1972)

S'inspirant du concept de « caractère national des langues » initié par Wilhelm von Humboldt, et de celui de stylistique comparative externe de F. Strohmeier (« qui se sert de l'allemand pour dégager les caractères fondamentaux et constitutifs du français »), il créera à son tour le concept d'expressivité de la langue et le concept de stylistique comparative interne.

La stylistique de Bally réarticule donc, dans le cadre de la théorie linguistique moderne, la thèse spéculative selon laquelle les langues sont des expressions dynamiques de l'esprit des groupes (nations, cultures) : « *l'école allemande voit dans la stylistique d'une langue l'étude des caractères de cette langue ; ces caractères linguistiques*

dans leur nature, reflètent à leur tour les caractères psychiques de la collectivité qui parle cet idiome ».¹⁸

Charles Bally se préoccupe en fait très peu de la question : qu'est-ce que la langue ? et tourne le regard vers cette autre qui fonde en réalité sa théorie : que doit comporter l'étude de la langue ? à laquelle il répond : « *L'étude de la langue n'est pas seulement l'observation des rapports existants entre des symboles linguistiques, mais aussi des relations qui unissent la parole à la pensée (...)c'est une étude en partie psychologique, en tant qu'elle est basée sur l'observation de ce qui se passe dans l'esprit d'un sujet parlant au moment où il exprime ce qu'il pense* »¹⁹. La langue dans sa théorie stylistique est liée à quatre considérations :

- Elle doit être envisagée dans son contenu affectif et subjectif.
- Elle doit être une langue d'aujourd'hui et non du passé : « *La propriété du langage, la pureté de l'expression ne s'acquièrent pas avant tout au contact de la langue du passé, mais par l'étude intelligente de la langue d'aujourd'hui, dans ses manifestations les plus vivantes, les plus voisines de la pensée spontanée* »²⁰.
- Elle est une réalité subjective qui finit par s'objectiviser à travers le sujet parlant.
- Elle doit concilier l'expression de l'affectivité individuelle avec l'expression du groupe : « *On ne peut montrer ce qu'on pense et ce qu'on sent soi-même que par des moyens d'expression que les autres peuvent comprendre* »²¹.

¹⁸ Charles Bally, *Le langage et la vie*, Librairie Droz, Genève, 1963, p. 53.

¹⁹ *Traité de stylistique française*, p.2.

²⁰ *Traité de stylistique française*, p.9.

²¹ J.-L. Chiss, *La stylistique de Charles Bally : de la notion de « sujet parlant » à la théorie de renonciation [article]*, Langages, 1985, p. 88.

Ce qui a cependant précipité la coupure entre la stylistique de la langue et celle de la littérature, c'est la position de Bally vis-à-vis de la langue des écrivains. La composante herméneutique qui est à la base de l'écriture littéraire n'est pas prescrite dans son projet de la langue commune et est exclue de sa définition de la stylistique.

Bally devait s'arrêter là, et laisser les héritiers de l'école idéaliste poursuivre leur quête de la composante idiosyncratique dans les œuvres des écrivains.

Léo Spitzer prend le relais en défendant d'abord et ouvertement les écrivains et leur langue, en écrivant (dans un texte théorique d'ouverture intitulé « Art du langage et linguistique », qui précédait le recueil paru en 1948 et intitulé *Linguistics and Literary History*) : « *Le meilleur document pour l'âme d'une nation c'est sa littérature ; or celle-ci n'est rien d'autre que sa langue telle qu'elle est écrite par des locuteurs privilégiés* ». ²²

Léo Spitzer est l'auteur de plusieurs études étymologiques, grammaticales, lexicologiques et syntaxiques et se distingue de ses contemporains dans l'approche esthétique de la langue et surtout de la « parole » des auteurs. Cette propension à l'interprétation des œuvres esthétiques fit de lui un éminent stylisticien.

On ne peut pourtant saisir la manière et la qualité de ses interprétations qu'en y revenant. Nous proposons, dans ce chapitre que nous lui réservons, quelques indices de ces/ses pratiques.

Dans son étude magistrale sur Racine, Spitzer affirme que l'écriture racinienne trouve son principe unificateur dans ce qu'il appelle « l'effet de sourdine », métaphore pianistique qui révèle à prime abord l'effet d'intensité qui la caractérise. Les éléments d'interprétation de l'analyste, pris de son temps « le

²² Léo Spitzer, *Etudes de style*, Coll. Tell, Gallimard, 1985, p.53.

romantisme », vont donc révéler les atouts de l'âge classique et de l'écriture de son maître (Racine), sans s'y opposer, en manipulant avec grâce la raison classique qui ne trouve pas de raison aux 19^{ième} et 20^{ième} siècles en dehors de la littérature.

L'idée d'assourdissement ou d'atténuation recherchée et trouvée chez Racine allait plus que convaincre à travers la valeur dont le stylisticien revêt cette écriture. Pour Spitzer, cet « effet de sourdine »²³ est la marque du classicisme agitant l'étendard du logos contre celui du pathos et prêchant la suprématie intellectuelle de son représentant (Racine) et la « *Weltanschauung* » de son époque et de sa culture. Ainsi que la définit Karl Vossler : « *La langue poétique de Racine n'a pas de marques spécifiques fortes. C'est un style sécularisé, formé à la conversation usuelle, qui parvient à sa hauteur et sa solennité essentiellement en renonçant au sensuel, au vulgaire et au pittoresque coloré* ». ²⁴

Nous choisissons quelques effets de sourdine pointés par le stylisticien, et donnons leur interprétation comme elles reviennent dans l'analyse :

Dans « Andromaque, III, 7 :

*...je viendrai vous prendre Pour vous mener au temple où **ce** fils doit m'attendre »,*

Spitzer écrit : « *La sourdine atténuant* l'expression directe du sentiment se retrouve dans ce que j'appellerai **la mise à distance par le démonstratif***. Montrer est en soi le réflexe de tout locuteur pour attirer l'attention de son partenaire sur un objet ou sur une situation. Racine, lui, a su faire de la deixis sensorielle une indication mentale, introduire un certain éloignement entre ce qui désigne* et ce qui est désigné*. Dans un ce racinien, nous*

²³ Léo Spitzer, *L'effet de sourdine dans le style classique : Racine*, Die KLASSISCHE DÄMPFUNG IN RACINES STIL « Romanische Stil- und Literaturstudien », in *Kölner Romanistische Arbeiten*, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, Marburg, 1931. Traduction d'Alain Coulon. Un astérisque indique les rectifications M.B., p. 1.

Op. Cit., p. 209 : « Si j'ai associé, dans mon titre, le mot passe-partout de "classique" au terme de "sourdine", c'est parce que c'est précisément cet effet de sourdine qui crée dans le style de Racine l'impression de retenue et d'équanimité, que l'histoire littéraire attache à l'idée de classicisme ».

²⁴ *Op. Cit.*, p.1.

voyons moins un doigt désignant un objet rapproché qu'un geste vague vers le lointain. D'où cela vient-il ? De ce que Racine fait désigner par ses personnages des objets déjà présents — ce qui est une façon de les éloigner. Quiconque dit « **ce** fils » au lieu de « votre fils » supprime la chaleur humaine du possessif qui réunit en quelque sorte en un corps la mère et le fils; le fils devient une personne isolée, séparée de la mère »²⁵.

« **Le possessif** dénoterait une certaine participation (notre peuple, son front), — **le démonstratif** se cantonne dans une neutralité froide et circonspecte. Lorsque quelqu'un parle de soi* (de son corps, par exemple) par démonstratifs, il devient étranger à soi-même* en signe de pudeur sincère*, ou de froide détermination » :

Bajazet, III, 1 :

Mais, hélas ! il [Bajazet] peut bien penser avec justice

Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,

***Ce** cœur, qui de ses jours prend un funeste soin,*

L'aime trop pour vouloir en être le témoin. »²⁶

Venant aux adjectifs auxquels il réserve tant de pages d'interprétation inattendue, il écrit à propos de l'épithète « jeune » pris dans :

« *Phèdre*, I, 1 :

... respecte Thésée

De ses jeunes erreurs désormais revenu.

(...) *par jeunes erreurs les erreurs apparaissent plus juvéniles, plus humaines que si l'on disait par exemple erreurs de jeunesse, de même par noble poussière, cette chose qu'est la poussière est rangée dans une échelle de valeurs morales, tout comme l'homme. »²⁷*

²⁵ L'effet de sourdine dans le style classique, p.5.

²⁶ Ibid., p.6.

²⁷ L'effet de sourdine dans le style classique, pp.32-33.

A travers les stylèmes recensés dans cette analyse (ce « démonstratif de distance », l'article indéfini au lieu du défini, le pluriel au lieu du singulier, le nom propre au lieu de la première ou de la deuxième personne, les intensifs *si* et *tant*, a personnification des abstraits, les « verbes phraséologiques » tels que *vouloir*, *oser*, etc.), nous remarquons la prépondérance accordée à l'interprétation dans des textes à la dimension argumentative établie. Cela est le fait de la stylistique. Spitzer en parle ouvertement : le Racine de la stylistique n'est pas le Racine ordinaire ou celui qui voudrait paraître comme tel. Même si cette analyse ne s'est occupée que des « éléments non poétiques, les traits rebutants du style racinien »²⁸ comme l'affirme l'analyste lui-même, il n'en demeure pas moins qu'elle est venue trancher avec les anciennes méthodes de l'étude littéraire et avec un certain logicisme :

« Lorsqu'on examine l'origine des divers procédés de style dans le style « en sourdine » du classicisme racinien, on est presque toujours ramené à l'antiquité (tout au plus pourrait-on voir dans le symbolisme de Phèdre une sorte de dualisme chrétien, ou même de manichéisme polaire à la manière de Victor Hugo). Ce fait est assez remarquable, étant donné qu'on aime présenter Racine comme un auteur chrétien et janséniste. Or pour le style (même dans les pièces bibliques, mis à part le contenu des paraboles), il est entièrement dans la lignée de l'antiquité (métamorphosée par le pétrarquisme). Il atténue le baroque excessif et hypertrophié des imitateurs des anciens, il donne une vie nouvelle aux formules de l'antiquité, mais ses formes et ses formules sont et restent antiques. »²⁹

²⁸ Ibid., p.72.

²⁹ Ibid., p.73.

LA SÉMIOLOGIE

« *La sémiologie aura beaucoup à faire rien que pour voir où se limite son domaine* »

*Ferdinand de Saussure*³⁰

1- Sémiotique et /ou sémiologie : problèmes de définition

Comme la stylistique, la sémiotique se réclame aussi de la linguistique, longe avec la sémantique le vaste domaine de la signification, et se fait appeler, par intermittence, et moins par plaisir que par commodité culturelle, sémiologie. Mais ce n'est guère chez les spécialistes en la matière qu'on confond sémiotique et sémiologie.

Benveniste, élève de Meillet, et qui se réfère explicitement au premier maître, de Saussure, pour utiliser sémiologie dans le sens de « Science générale des systèmes de signes », ne tique nullement en instituant la « sémiologie de la langue » comme le projet phare qui englobe ensemble les deux analyses : sémiotique et sémantique, appliquées à un domaine donné.

Pour parvenir à cette considération dont il fait l'essence de sa thèse sémiologique, Benveniste devait considérer deux choses au fond de la pensée sémiotique des deux premiers maîtres, de Saussure et Peirce, et y révéler l'importance ; pour ensuite revenir à la théorie saussurienne et l'identifier comme étant la plus étendue à travers sa proposition d'une sémiologie issue de

³⁰ Note manuscrite publiée dans les *Cahiers F. de Saussure* N° 15, 1957, p. 19.

la linguistique, contrairement à la considération de Peirce faisant de la langue un des signes intégrés au monde.

Selon le disciple de de Saussure, la langue serait l'enveloppe du monde et non intégrée au monde d'où son article *Sémiologie de la langue* qui représentait, à l'époque de sa publication (1969), une pensée inouïe. Il écrit :

« Une des données essentielles, la plus profonde peut-être de la condition humaine, c'est qu'il n'y a pas de relation naturelle immédiate et directe entre l'homme et le monde, ni entre l'homme et l'homme. »³¹ ; il faut la médiation des signes portés par la langue :

« Rien ne peut être compris, il faut s'en convaincre, qui n'ait été réduit à la langue »³², car la langue est « l'interprétant » de la société, poursuit-il dans cette communication intitulée « *Structuralisme et linguistique* », adressée à des sociologues :

« La société devient signifiante dans et par la langue, la société est l'interprété par excellence de la langue [...] Seule la langue permet la société [...] C'est la langue qui contient la société »³³.

Travaillant avec acharnement sa théorie et ses concepts et reprenant inlassablement les questions ou les problèmes laissés en suspens par de Saussure, à une époque où c'est Peirce qui occupait les esprits et commandait tout ce qui est nouveau en cette matière, Benveniste multiplie les appellations de ce qui l'occupe ; ainsi, de « sémiologie générale » ou « véritable science de la culture » en 1963, la sémiologie est dite « sémiologie de deuxième génération » en 1969, pour devenir un peu plus tard « la science générale de l'homme ». On reconnaît dans ces désignations un vif attrait pour cette science (et sa spécificité

³¹ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, t. 1, p.28.

³² Emile Benveniste, « *Structuralisme et linguistique* », Les Lettres françaises, 1968, II, pp. 96-97.

³³ Ibid.

saussurienne) qui devient le pivot des derniers articles du théoricien et de son programme sémiologique.

Concédant « à la langue l'origine absolue et l'aboutissement ultime de toutes les instances de la signification », il va repousser la considération peircienne du signe (jusqu'à la caricaturer parfois) et repenser le terme sémiotique sous cet angle :

« ... en définitive, le signe est posé à la base de l'univers entier [...] il fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et comme principe d'explication pour l'ensemble, abstrait ou concret. [...] ces signes, étant tous signes les uns des autres, de quoi pourront-ils être signes qui ne soit pas signe ? Trouverons-nous le point fixe où amarrer la première relation de signe ? L'édifice sémiotique que construit Peirce ne peut s'inclure lui-même dans sa définition. »³⁴.

Partant, il va revenir implicitement à Charles Morris, disciple de Peirce, et lui emprunter deux modes d'emploi de la sémiotique : le premier mode qui en fait une « science » (science empirique des systèmes de signes) et le second mode qui la définit comme une « science des sciences » (théorie des sciences comme le faisait traditionnellement la philosophie), et considérer la sémiologie à travers ces deux points de vue. Néanmoins, il allait reconfigurer le statut du terme sémiotique « américain » et le considérer comme faisant partie de la sémiologie en général (en faisant de celle-ci la science qui englobe toutes les sciences), une branche de celle-ci, considérée (la sémiologie) pourtant au départ comme étant la sémiotique à en croire cette citation : « *On voit encore comme possible une étude du langage en tant que branche d'une sémiotique générale, qui couvrirait à la fois la vie mentale et la vie sociale* » ³⁵(1954 : I-17).

³⁴ *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1974, p.96.

³⁵ Emile Benveniste, *Tendances récentes en linguistique générale*, *Journal de psychologie* P.U.F., Paris, janvier-juin 1954 p. 1-17.

La sémiotique comme une branche de la sémiologie et comme une théorie distincte de la sémantique constituera le fond du programme benvenistien qui considèrera ainsi la sémiologie comme la science qui intègre ces deux disciplines :

« La sémiotique se caractérise comme une propriété de la langue, la sémantique relève d'une activité du locuteur qui met en action la langue. »³⁶

« Ces deux systèmes se superposent ainsi dans la langue telle que nous l'utilisons. À la base il y a le système sémiotique, organisation de signes selon le critère de la signification [...]. Sur ce fondement sémiotique, la langue-discours construit une sémantique propre, une signification de l'intenté produit par syntagmation où chaque mot ne retient qu'une petite partie de la valeur qu'il a en tant que signe. Une description distincte est donc nécessaire pour chaque élément selon qu'il est pris comme signe ou qu'il est pris comme mot »³⁷

2-Le signe dans la démarche sémiotique

L'étude contemporaine sur le signe résulte de deux sources : le courant sémiotique présidé par Charles S. Peirce et le courant sémiologique présidé par Ferdinand de Saussure. Les travaux pour lesquels ont œuvré tous les chercheurs affiliés à cette discipline, qu'ils soient de filiation peircienne ou saussurienne, sont d'origine posthume : la théorie du logicien américain nous est parvenue à moitié posthume et celle du maître genevois est basée sur la prise de notes des étudiants de ce dernier, lesquels sont parvenus à construire le fameux CLG, c'est-à-dire le Cours de Linguistique Générale. Cela n'a pas empêché de fonder

³⁶ Emile Benveniste, *La forme et le sens dans le langage*, Publié dans *Le langage*. Actes du XIIIe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française II, 26-47, 1966, P. 36

³⁷ Ibid., p.39.

cette discipline, et à travers elle, les deux représentations du signe élaborées par l'un et par l'autre.

Dans la vision sémiotique de **Peirce**, tout phénomène, quel que soit sa complexité, devient un signe dès qu'il entre dans un processus sémiotique. Ce processus, basé sur un rapport triadique entre un signe ou representamen (premier), un objet (second) et un interprétant (troisième), intègre toutes les composantes de la sémiotique dans son aspect illimité (vision partagée par Morris, Benveniste et bien d'autres) : la syntaxe (domaine de l'objet (1), le representatem), la sémantique (domaine de l'élément (2), objet de pensée) et la pragmatique (domaine de l'objet (3), l'interprétant).

« Premier est la conception de l'être et de l'exister indépendamment de toute autre chose. Second est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. Troisième est la conception de la médiation par quoi un premier et un second sont mis en relation »³⁸.

Ces trois catégories qu'il appelle d'ailleurs : « *firstness* » (priméité), « *secondness* » (secondéité) et « *thirdness* » (tiercéité), correspondent à trois aspects de l'expérience humaine : la vie émotionnelle, la vie pratique et la vie intellectuelle.

Ferdinand de Saussure atteste que « *le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique* »³⁹ ; et distingue entre la langue et la parole, « ce qui est social de ce qui est individuel »⁴⁰.

³⁸ Charles Peirce, C.P. 6.32 ; D. p. 204

³⁹ Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, Payot, Paris, 1971, p.98.

⁴⁰ Ibid., p. 30.

« La langue, dit-il, existe dans la collectivité sous la forme d'une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau, à peu près comme un dictionnaire dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre les individus. C'est donc quelque chose qui est dans chacun d'eux, tout en étant commun à tous et placé en dehors de la volonté des dépositaires. »⁴¹

Et La parole serait « la somme de ce que les gens disent, et elle comprend : a) des combinaisons individuelles, dépendant de la volonté de ceux qui parlent, b) des actes de phonation également volontaires, nécessaires pour l'exécution de ces combinaisons. Il n'y a donc rien de collectif dans la parole ; les manifestations en sont individuelles et momentanées [...] Pour toutes ces raisons, il serait chimérique de réunir sous un même point de vue la langue et la parole. Le tout global du langage est inconnaisable, parce qu'il n'est pas homogène, tandis que la distinction et la subordination proposées éclairent tout. »⁴² ; cela qui allait identifier le signe comme étant en même temps psychologique et social, et la sémiologie comme faisant « partie de la psychologie sociale et par conséquent de la psychologie générale »⁴³ .

3- La sémiotique : objets et méthodes

En première approche, le terme sémiotique peut être défini comme la théorie ou la science des signes (du grec *sēmeion*, « signe » et *lógos* « parole, discours, étude »).

La sémiotique étudie le processus de signification (production, codification et communication de signes).

1 - On accorde à **Charles Sanders Peirce** le primat de l'invention effective de la sémiotique en tant que science des significations ; et John Locke, l'un des

⁴¹Ibid., p. 38.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid., p.33.

précurseurs des Lumières l'utilisa sous le terme « *Sémiotikè* » au sens de « *connaissance des signes [dont] l'emploi consiste à considérer la nature des signes dont l'esprit se sert pour entendre les choses, ou pour communiquer la connaissance aux autres* ». ⁴⁴

Selon l'approche de Charles S. Peirce, la sémiotique est envisagée comme philosophie de la représentation en tant que « *théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée* » (Le Robert) et le signe, comme élément d'un processus de communication qui a pour but de « mettre en relation » et non « transmettre » :

« *Par signe, j'entends tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit* ». ⁴⁵

Un signe est une triade :

- Le representatem : signe matériel, ou la face perceptible du signe, le mot « gazelle » par exemple.
- Un objet de pensée ; ce qui est désigné par le mot « gazelle ».
- Un interprétant : une représentation mentale de la relation entre (1) et (2), le concept de « gazelle » ; ce qui dynamise la relation de signification

Entre signe et representatem, Peirce établit des fois une distinction : le signe est la chose donnée telle qu'elle est, tandis que le representatem est la chose-signe considérée dans le cadre de l'analyse triadique, comme élément du processus d'interprétation. L'objet est ce que représente le signe, une entité physique ou mentale qui n'a pas lieu d'être sans le representatem. L'objet d'un signe n'est pas sa signification :

⁴⁴ John Locke, Œuvres philosophiques, livre IV, ChapitreXXI p.305.

⁴⁵Umberto Eco, *Peirce et la sémantique contemporaine, Langage, 1980, p.80.*

« L'objet d'un signe est une chose, son sens (*its meaning*) en est une autre. Son objet est la chose ou l'occasion (...) à laquelle il s'applique ; son sens, l'idée qu'il attache à cet objet ». ⁴⁶

L'interprétant n'est pas l'interprète mais le moyen que celui-ci utilise pour effectuer son interprétation ; il est cependant celui qui relie le representatum et son objet, mais comme il est lui-même un signe susceptible d'être interprété à nouveau, l'écart entre le niveau (1) et le niveau (2) de la triade ne sera jamais comblé. Pour Peirce, « *notre pensée est faite de signes* » et « *toute pensée est inachevée (...) toute pensée contient de l'implicite et du virtuel qui exigent de nouvelles pensées* ». ⁴⁷. Et, puisque « *Toute pensée appelle une autre pensée qui l'interprète* » : « *Il n'y a pas d'idée parfaitement claire en elle-même ; une idée ne peut que devenir plus claire –et plus riche- au fur et à mesure que se développe la suite des interprétants, qui en dévoilent le sens et les implications* » ⁴⁸. Comme il n'y a pas de pensée isolée (le contraire de la logique de Descartes que Peirce critique), tout signe commence de quelque chose et reste inachevé malgré son interprétant. Ce sont les signes, et quelle que soit leur nature, qui construisent de l'intérieur le sens du monde ; la langue et l'homme qui la parle en font partie « *nous sommes à l'intérieur des signes* » ⁴⁹ répète Peirce, « *Le monde est un réel, une promesse de développement sans limite, sans enveloppe, ouverts sur la totalité des possibles.* » ⁵⁰.

2 - Pour Charles Morris, logicien et philosophe américain, (fidèle à « la tradition positiviste des Lumières, renforcée par les apports du pragmatisme américain et prolongeant les recherches de Peirce, qu'il considère pourtant

⁴⁶ Ch. S. Peirce, C.P. 5,6

⁴⁷ *Textes anticartésiens* /C. S. Peirce, présentation et traduction de Joseph Chenu, Paris, Aubier, 1984, p. 92

⁴⁸ Ibid., p. 124.

⁴⁹ Jean Fiset, *Peirce et Saussure : regards croisés et lectures en boucle*, Erudit, Recherches sémiotiques, p. 236.

⁵⁰ Ibid.

comme un métaphysicien, éloigné de sa quête pragmatique sur le langage), la sémiotique est en même temps une science, « la science des signes » et un instrument des autres sciences : « *Elle englobe entièrement la logique, les mathématiques, la linguistique, la sociologie de la connaissance ainsi que la rhétorique; et elle absorbe au moins partiellement l'étude des problèmes épistémologiques et méthodologiques, l'esthétique, la psychologie et les sciences sociales* »⁵¹ ; elle est, dit-il, une méta-science qui traite de la science par « l'étude du langage de la science ».

Un langage commun à toutes les sciences allait apparaître comme une action déterminante dans le projet philosophique de Morris qu'il concrétisa dans sa *Théorie générale des signes*, théorie qui diffère de toute autre en exigeant de penser le langage uniquement lié à l'action ; cela qui permet à la philosophie (au philosophe) d'intervenir pragmatiquement dans son monde.

Cette idée, beaucoup trop réaliste et trop moderne aux yeux de ses contemporains occidentaux, le cantonne dans le rôle de « simple vulgarisateur » ; bien qu'il représente pour certains celui qui a donné à la sémiotique sa place parmi les sciences et comme « organon » de toutes les sciences. Ch. Morris est surtout celui qui a fixé à l'intérieur de cette théorie le terme de « pragmatique », pour désigner un secteur de l'analyse du langage, et qui a considéré en premier les signes en termes de comportements : distinguer les usages « informatif », « évaluatif », « incitatif » et « systématique », en prenant en considération « l'intention » de celui qui produit le signe ; et en deuxième lieu : rendre ses signes véridiques (pragmatiques) en les validant.

Selon la théorie morrisienne, la sémosis, i.e. le processus où une chose fonctionne comme signe, est régie par quatre éléments qui se supposent les uns les autres : le signe (ou ce qui agit comme signe), le designatum (une classe

⁵¹ Guy Bouchard, *Esthétique et sémiologie*, Erudit, Volume 30, numéro 1, 1974 p.72.

d'objets ; une classe peut avoir un membre, ou plusieurs ou aucun. On appelle denotata les membres d'une classe d'objets), l'interprétant et l'interprète ⁵².

« [U]ne chose n'est un signe que lorsqu'elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète ; une prise de connaissance de quelque chose n'est un interprétant que si elle est évoquée par quelque chose qui fonctionne comme signe ; un objet n'est un interprète qu'au moment où il prend connaissance de quelque chose de façon médiate. Ces propriétés (être un signe, un designatum, un interprète ou un interprétant) sont des propriétés relationnelles que les choses acquièrent en participant au processus fonctionnel de la sémiotique »⁵³

3 - Si la tradition sémiologique occidentale a considéré les travaux américains de Peirce et Morris comme ayant significativement gouverné l'espace sémiotique au 20^{ème} siècle, elle ne nie pas pour autant l'atout considérable des travaux du linguiste genevois **Ferdinand de Saussure** qui a indiqué, avant que ne parviennent au monde les travaux de Peirce, le champ possible de cette théorie dans son *Cours de linguistique générale*, œuvre posthume (1916) dont l'extrait que nous citons ci-dessous est toujours d'actualité et figure comme fondement à la sémiotique française :

« La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds – muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes.

On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle

⁵² In Charles Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, in International Encyclopedia of Unified Science, vol. 1, n° 2, Chicago, The University of Chicago Press, 1938, pp. 58-59. Traduit par *Fondements de la théorie des signes* [article] in *Langages*, Année 1974, pp. 15-21.

⁵³ *Fondements de la théorie des signes*, p. 18.

formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie¹ (du grec *sēmeîon*, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains.

C'est au psychologue à déterminer la place exacte de la sémiologie² ; la tâche du linguiste est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques . »⁵⁴

Pour Benveniste, la langue est « l'objet exclusif » de la réflexion de Saussure. Dans la représentation linguistique de ce dernier, le signe est une entité psychique possédant deux faces, le **signifiant** et le **signifié** qui ne sont pas « un nom et une chose, mais un concept et une image acoustique »⁵⁵.

le signifiant n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son ; et le signifié contient les traits distinctifs qui caractérisent ce signe par rapport aux traits d'autres signes de la langue.

Saussure distingue notamment quatre caractéristiques du signe linguistique, considéré comme étant la base de la linguistique et de la sémiotique ensemble :

- le signe linguistique est arbitraire (ou conventionnel) : « Le mot *arbitraire* appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant (on verra plus bas qu'il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique) ; nous voulons dire qu'il est *immotivé*, c'est-à-dire arbitraire

⁵⁴ Cours de linguistique générale, page. 33.

⁵⁵.Cours de linguistique générale, p.98.

par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité. »⁵⁶

- Le signifiant se présente de façon linéaire : « Etant de nature auditive, [il] se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte : a) il représente une étendue, et b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension : c'est une ligne. »⁵⁷

- Le signe est synchroniquement immuable : le signifiant associé à un concept s'oppose à toute substitution arbitraire lorsqu'il n'est pas dicté par la collectivité ; un signifiant est imposé par la communauté linguistique.

- Le signe est diachroniquement mutable : à travers son évolution linguistique dans le temps ; ce dernier déplace le rapport (originellement arbitraire) entre le signifié et le signifiant et altère leur relation.

Saussure est le « *pionnier de la linguistique scientifique moderne* », comme l'affirme Chomsky, et l'initiateur sans conteste du structuralisme qui avait la sémiotique en arrière -plan dans ses gènes de spécialiste. Ce qui devait pourtant propulser ses recherches sur le devant de la scène sémiotique, c'est sa postérité, laquelle, en extirpant de la profondeur de ses travaux la matière première de la nouvelle science (la sémiologie), allait en tirer tous les bienfaits, et pour toute sorte de manipulation sémiotique, et l'introniser comme initiateur de celle-ci.

Il se réclamera de l'esprit de Saussure les linguistes du Cercle de Prague (1926) et ceux du Cercle Linguistique de Copenhague (Hjelmslev, Brndal et Uldall 1931).

⁵⁶*Ibid.*, p.101.

⁵⁷ *Ibid.*, p.180.

Hjelmslev établit sa théorie du signe sous l'appellation « la glossématique » en reformulant quelques termes saussuriens et en adoptant d'autres : « la langue est forme, et non substance » (Saussure) et « toute langue est à la fois "expression" et "contenu" », reformulation des termes saussuriens « signifiant » et « signifié » ; cela qui constitue non pas deux entités différentes (« la forme et l'expression », « la substance et le contenu ») mais quatre : la forme, la substance, l'expression et le contenu.

Cette thèse à mi-chemin entre la linguistique et la sémiotique attirera plus de littéraires et de sémioticiens que de linguistes à proprement parler ; Hans Sorensen dans son essai sur la poésie de Baudelaire⁵⁸ y retrouve les quatre strates proposées par le linguiste danois et Roland Barthes, à travers *éléments de sémiologie*⁵⁹, en fit son profit.

A travers une recherche fouillée et pointue des dits et non-dits de Saussure, Hjelmslev a pointé du doigt la thèse sémiotique inhérente aux travaux linguistiques du penseur suisse et est parvenu à la faire perdurer.

Certains théoriciens, perplexes devant l'orientation nouvelle qu'ont pris les travaux de Hjelmslev, le montrent clôturant le saussurisme, contrairement à certains autres, comme Greimas qui y voit « *le véritable peut-être le seul continuateur de Saussure qui a su rendre explicites ses intuitions et leur donner une formulation achevée* »⁶⁰

.

⁵⁸ SORENSEN, Hans. — « Studier i Baudelaire's poesi », Festskrift udgivet af Københavns Universitet, Copenhague, 1955

⁵⁹ Roland Barthes, *Éléments de sémiologie*, Denoël/Gonthier, Paris, 1965.

⁶⁰ Anne Gaële Toutain, *Du concept saussurien à l'objet hjelmslevien une tentative de formulation de la spécificité et des enjeux des points de vue saussuriens*, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Revue de linguistique générale Volume 61- 2008, Genève 2009, note 3, p. 62.

4 - Sous l'impulsion de **Roland Barthes**, la recherche en sémiotique a connu en France une lancée vertigineuse dans le domaine littéraire et cela dès les années soixante.

Roland Barthes a d'abord porté son attention en sémiologie sur l'importance de l'étude des communications de masse (la presse, l'affiche, le cinéma, la radiodiffusion et la télévision) pour venir un peu plus loin œuvrer pour l'élargissement du champ de la linguistique (limité historiquement à la phrase) à l'étude des grands types des productions textuelles .

Dans ce domaine précis, « les communications de masse », il est venu entreprendre une analyse critique sur le langage de la « culture de masse » dans son ouvrage intitulé *Mythologies* (comportant 53 textes, rédigés au gré de l'actualité entre 1954 et 1956) dont le matériel est disparate : un fait divers, une exposition, un article de presse, un film, un spectacle, une publicité, une personnalité, du sport, du politique, etc. Etude d'une importance majeure tant par sa nouveauté dans le traitement de sujets jamais abordés par la critique littéraire (« le jouet » par exemple) que par sa portée scientifique.

Cette première étude, défiant le sens habituel du traitement de texte, ouvrira le bal aux études sémiotiques annonçant de nouvelles voies ; cela qui attirera l'attention de la presse de l'époque qui en dira tout l'intérêt comme nous le montre cet extrait tiré d'une communication de Barthes lui-même :

« Prospectivement — puisqu'elle n'est pas encore constituée — la sémiologie a donc pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites : les images, les gestes, les sons mélodiques, les objets et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites, des protocoles ou des spectacles constituent, sinon des « langages », du moins des systèmes de signification. Il est certain que le développement des communications de masse donne aujourd'hui une très grande actualité à ce champ immense de la signification

*(encore qu'il ne faille pas confondre communication et signification), au moment même où le succès de disciplines comme la linguistique, la théorie de l'information, la logique formelle et l'anthropologie structurale fournit à l'analyse sémantique des moyens nouveaux. Il y a aujourd'hui une sollicitation sémiologique, issue, non de la fantaisie de quelques chercheurs, mais de l'histoire même du monde moderne. »*⁶¹.

C'est effectivement cette modernité dont a eu accès l'occident qui conduisit cet esprit à l'endroit voulu. La sémiotique en tant que « science qui étudie la vie des signes au sein de la société » : voilà la source à laquelle allait s'abreuver Barthes et qui devait pousser la limite de ses études jusqu'aux signes susceptibles de choquer son entourage académique comme l'étude sur le « bifteck frites » (dont son équivalent ou presque, le « burger », l'avait mis un jour dans une rage inouïe en interprétant ses signes idéologiques dans ces mots : « *Ce quarteron de minerais céréalier, carné, laitier et légumier serait digne d'être comparé à des produits français ?* »)⁶² ; ou sur la voiture « Citroën », ou encore celle réalisée sur la mode vestimentaire.

Le terme *Mythologies* (l'œuvre de Barthes) lui-même est un signe parmi d'autres dans cette kyrielle de signes dont se préoccupe le sémioticien moderne.

Nous proposons de revenir à un texte de « sémiotique appliquée » (considéré aujourd'hui comme une épreuve d'apprentissage dans ce domaine), étude entreprise par R. Barthes sur le thème du « vêtement de mode » entre 1957 et 1963, à une époque où « *la sémiologie restait encore une discipline entièrement prospective* »⁶³ et où « *tout travail de sémiologie appliquée devait donc prendre naturellement la forme d'une découverte, ou plus exactement d'une exploration* »⁶⁴.

⁶¹ Roland Barthes, *Présentation* in *Communication*, (Recherches sémiologiques) 4, Persée, 1964, pp. 1-3.

⁶² Gilles Fumey, *Le burger qui énerve Roland Barthes*, in *Alimentation générale, La plateforme des cultures du goût*, Chronique, Edition du 11/2/2021.

⁶³ Roland BARTHES, *Système de la Mode*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, in Avant-propos, p.3.

⁶⁴ Ibid.

Ce qui attire à première vue dans les travaux de Barthes, ce sont les titres et sous-titres qui nous renseignent sur les démontages sémiotiques expérimentés sur le langage utilisé. Dans le texte visé ici, *Système de la Mode*, nous lisons sous le grand titre : « Le vêtement écrit », les premiers titres suivants : « Les trois vêtements » ; « vêtement image, vêtement écrit » et « vêtement réel » sous lesquels nous lisons ce qui suit :

« J'ouvre un journal de Mode 1 : je vois qu'on traite ici de deux vêtements différents. Le premier est celui qu'on me présente photographié ou dessiné, c'est un vêtement-image. Le second, c'est ce même vêtement, mais décrit, transformé en langage [...] ce vêtement est un vêtement écrit. Ces deux vêtements renvoient en principe à la même réalité [...], et pourtant ils n'ont pas la même structure 2, parce qu'ils ne sont pas faits des mêmes matériaux, et que, par conséquent, ces matériaux n'ont pas entre eux les mêmes rapports : dans l'un, les matériaux sont des formes, des lignes, des surfaces, des couleurs, et le rapport est spatial ; dans l'autre, ce sont des mots, et le rapport est, sinon logique, du moins syntaxique ; la première structure est plastique, la seconde est verbale. Est-ce à dire que chacune de ces structures se confond entièrement avec le système général dont elle est issue, le vêtement-image avec la photographie, et le vêtement écrit avec le langage ? Nullement : la photographie de Mode n'est pas n'importe quelle photographie, elle a peu de rapport avec la photographie de presse ou la photographie d'amateur, par exemple ; elle comporte des unités et des règles spécifiques ; à l'intérieur de la communication photographique, elle forme un langage particulier, qui a sans doute son lexique et sa syntaxe, ses « tours », interdits ou recommandés. De même, la structure du vêtement écrit ne peut se confondre avec la structure de la phrase ; car si le vêtement coïncidait avec le discours, il suffirait de changer un terme de ce discours pour changer du même coup l'identité du vêtement décrit [...] ; le vêtement écrit est porté par le langage, mais aussi il lui résiste, et c'est dans ce jeu qu'il se fait. On a donc bien affaire à deux structures originales, quoique dérivées de systèmes plus communs, ici la langue, là l'image. [...], de ces deux vêtements au vêtement réel, il y a passage à d'autres matériaux et à d'autres rapports ; le

*vêtement réel forme donc une troisième structure, différente des deux premières, même si elle leur sert de modèle, ou plus exactement, même si le modèle qui guide l'information transmise par les deux premiers vêtements appartient à cette troisième structure. On a vu que les unités du vêtement-image sont situées au niveau des formes, celles du vêtement écrit au niveau des mots ; pour les unités du vêtement réel, elles ne peuvent être au niveau de langue, car, nous le savons, la langue n'est pas un calque du réel [...] « voir » un vêtement réel, même dans des conditions privilégiées de présentation, ne peut épuiser sa réalité, encore moins sa structure : on n'en voit jamais qu'une partie, un usage personnel et circonstancié, un port particulier ; pour analyser le vêtement réel en termes systématiques, c'est-à-dire suffisamment formels pour qu'ils puissent rendre compte de tous les vêtements analogues, il faudrait sans doute remonter jusqu'aux actes qui ont réglé sa fabrication. Autrement dit, face à la structure plastique du vêtement-image et à la structure verbale du vêtement écrit, la structure du vêtement réel ne peut être que technologique ; les unités de cette structure ne peuvent être que les traces diverses des actes de fabrication, leurs fins accomplies, matérialisées [...] l'ethnologie pourrait fournir ici des modèles structuraux relativement simples ».*⁶⁵

Puis viennent les mots-clés, les démonteurs de sens et organisateurs du calcul sémiologique : les « shifters ». Sous ce titre nous lisons :

« Voilà donc pour un même objet [...] trois structures différentes, l'une technologique, une autre iconique, la troisième verbale. Ces trois structures n'ont pas le même régime de diffusion. La structure technologique apparaît comme une langue-mère dont les vêtements portés qui s'en inspirent ne seraient que les « paroles ». Les deux autres structures (iconique et verbale) sont aussi des langues, mais si l'on en croit le journal, qui prétend toujours parler d'un vêtement réel premier, ces langues sont des langues dérivées, « traduites » de la langue-mère, elles s'interposent comme des relais de diffusion entre cette langue-mère et ses « paroles » (les vêtements portés). Dans notre société, la diffusion de la Mode repose donc en grande partie sur une activité de transformation : il y a passage (du moins selon l'ordre invoqué par le journal)

⁶⁵ *Système de la Mode*, pp. 9-11.

de la structure technologique aux structures iconique et verbale. Or, s'agissant de structures, ce passage ne peut être que discontinu : le vêtement réel ne peut être transformé en « représentation » qu'au moyen de certains opérateurs, que l'on pourrait appeler des shifters, puisqu'ils servent à transposer une structure dans une autre, à passer, si l'on veut, d'un code à un autre code. »⁶⁶

La mode, bien avant qu'elle ne devienne sémiologique était une affaire sociologique. Barthes ne l'avait pas étudiée fortuitement. Cette étude et d'autres sont étroitement liées aux enseignements et aux travaux de recherche réalisés dans le cadre de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes où celui-ci dirigeait un laboratoire de « Sociologie des signes, symboles et représentations » ; et c'est dans cette perspective qu'il écrit :

« La sémiologie est, peut-être, appelée à s'absorber dans une translinguistique, dont la matière serait tantôt le mythe, le récit, l'article de presse, bref tous les ensembles signifiants dont la substance première est le langage articulé, tantôt les objets de notre civilisation, pour autant qu'ils sont parlés (à travers la presse, le prospectus, l'interview, la conversation et peut-être même le langage intérieur, d'ordre fantasmatique). [...] nous espérons élargir peu à peu l'étude des communications de masse, rejoindre d'autres recherches, contribuer avec elles à développer une analyse générale de l'intelligible humain »⁶⁷.

Les morceaux choisis ci-dessus ne disent pas toute l'étendue de l'étude projetée par le sémioticien français, mais nous renseignent sur deux ou trois choses relatives à toute étude sémiotique littéraire en général, entrant dans cette optique de Barthes, qui verrait la sémiotique comme une démarche ou une méthode qui s'occupe de « la déconstruction de la linguistique ».

⁶⁶ *Système de la mode*, pp11-12.

⁶⁷ *Présentation*, p.2.

Comme la mode vestimentaire, portée au pinacle en tant que phénomène social singulier⁶⁸ -et donc marginal quelque part car déconstructif du modèle vestimentaire collectif- , la langue qu'on lui approprie est elle-même soumise à un travestissement de la perspective de la langue : a) la mode est différente ; b) elle est d'autant plus différente qu'elle est écrite ; c) quand elle est plutôt écrite que vêtant réellement une personne, elle remplit et ne remplit pas sa dimension réelle car, située entre un dedans du langage et un dehors de la réalité (elle ne devient plus la mode vécue) qui lui font quitter son image artistique réelle vécue dans la société et celle posée symboliquement « artificiellement » dans la revue, et l'iconise à travers un troisième art, emprunté à tant de cheminements dans la culture de l'écriture : la sémiotique.

Ce sont en fait ces débordements qui, en sémiotique, embrasent autrement la locomotive du langage et donnent à voir, contrairement à l'étude scientifique rigide, un recueil de pratiques esthétiques, une poétique du plaisir des mots, un « luxe de parole », un « réseau de sens » foisonnant, jaillissant d'une langue modelée au gré d'une société intellectuelle qui sent et goûte les mots de son langage comme elle ne l'avait jamais expérimenté auparavant.

C'est à ce résultat, entre autres, que voulait parvenir cette sémiologie de la « signification » (terme qui célèbre la sémiologie barthienne) dont la perspective première est : « l'homme considéré dans son environnement social et non comme simple émetteur ou récepteur coupé du monde ».

« [C]e qui est proposé ici, c'est déjà une certaine histoire de la sémiologie ; on y lira, je l'espère, non les certitudes d'une doctrine, ni même les conclusions invariables d'une recherche, mais

⁶⁸ Les vêtements de la mode n'habillaient en général, à cette époque au moins, que les gens aisés.

plutôt les croyances, les tentations, les épreuves d'un apprentissage : c'est là son sens, donc, peut-être, son utilité. »⁶⁹, écrit avec discernement Barthes.

⁶⁹ *Système de la Mode*, p.3.

Références bibliographiques

- Anne Gaële Toutain, *Du concept saussurien à l'objet hjelmslevien une tentative de formulation de la spécificité et des enjeux des points de vue saussuriens*, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Revue de linguistique générale Volume 61- 2008, Genève 2009.
- Charles Sanders Peirce, *Textes anticartésiens*, présentation et traduction de Joseph Chenu, Paris, Aubier, 1984.
- Charles Sanders Peirce, *Écrits sur le signe*, trad., Paris, Seuil, 1978.
- Charles W. Morris, *Signs, Language and Behavior*, New York, 1946.
- Charles Morris, *Fundations of the Theory of Signs*, in *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. 1, n° 2, Chicago, The University of Chicago Press, 1938. Traduit par *Fondements de la théorie des signes* [article] in *Langages*, Année 1974, pp. 15-21.
- Charles Bally, *Traité de stylistique française*, vol. 1, 1. 1909, II, 3^e édition, Heidelberg et Paris, 1951.-- Charles Bally, *Le langage et la vie*, Librairie Droz, Genève, 1963, p. 53.
- CICERON, *De l'orateur [De oratore]*, éd. et trad. fr. E. Courtaud, Les Belles Lettres, 1967.
- *Tusculanes [Tusculanae disputationes]*, éd. G. Fohlen et trad. fr. J. Humbert, Les Belles Lettres, 1970.
- *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, 2005
- Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol 1, Gallimard, 1966
- Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol 2, Gallimard, 1974.
- Émile Benveniste, *Tendances récentes en linguistique générale*, *Journal de psychologie P.U.F.*, Paris, janvier-juin 1954.
- Emile Benveniste, *La forme et le sens dans le langage*, Publié dans *Le langage. Actes du XIIIe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française II*, 26-47, 1966.
- Ferdinand Brunetière, *Bossuet*, Paris, Hachette, 1914
- Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, Payot, Paris, 1971.
- Georges Molinié, *Eléments de stylistique française*, P U F, Paris, 1986.
- Georges. Molinié, *La Stylistique*, Presses universitaires de France, 1993.
- Gilles Fumey, *Le burger qui énerve Roland Barthes*, in *Alimentation générale, La plateforme des cultures du goût*, Chronique, Edition du 11/2/2021.

- Guy Bouchard, *Esthétique et sémiologie*, Erudit, Volume 30, numéro 1, 1974
- Hans SØRENSEN, — « Studier i Baudelaires poesi », Festskrift udgivet af Københavns Universitet, Copenhague, 1955
- Jean Fissette, *Peirce et Saussure : regards croisés et lectures en boucle*, Erudit, Recherches sémiotiques.
- John Locke, *Œuvres philosophiques*, livre IV, Classic Reprint Series, 2018.
- Jousset Philippe, *Anthropologie du style. Propositions*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008,
- Jousset Philippe, *Anthropologie du style. Propositions*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008.
- Jean –Marie Schaeffer La stylistique littéraire et son objet [article], Persée, 1997.
- Julia Kristeva, *Le langage, cet inconnu : une initiation à la linguistique*, Seuil, coll. « Points » 1981.
- J.-L. Chiss, *La stylistique de Charles Bally : de la notion de « sujet parlant » à la théorie de renonciation* [article], Langages, 1985.
- Laurent Jenny, *Le style*, [:https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/pdf/14-Le_Style.pdf](https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/pdf/14-Le_Style.pdf)
- Laurent Jenny, *Sur le style littéraire*, Persée, Littérature.
- Léo Spitzer, *Etudes de style*, Coll. Tell, Gallimard, 1985.
- Léo Spitzer, *L'effet de sourdine dans le style classique : Racine*, Die KLASSISCHE DÄMPFUNG IN RACINES STIL « Romanische Stil- und Literaturstudien », in Kölner Romanistische Arbeiten, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, Marburg, 1931. Traduction d'Alain Coulon
- O. Ducrot -J-M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.- Pierre Guiraud, *La sémiologie*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ? 1971.
- Roland BARTHES, *Système de la Mode*, Paris, Éditions du Seuil, 1967
- Roland Barthes, *Éléments de sémiologie*, Denoël/Gonthier, Paris, 1965.

- Roland Barthes, *Présentation* in *Communication*, (Recherches sémiologiques) 4, Persée, 1964- --- *Trésor de la Langue Français informatisé* : <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/stylistique>
- Umberto Eco, *Peirce et la sémantique contemporaine*, *Langage*, 1980.

-